

L'Histoire franco-algérienne et l'histoire familiale : la colonne vertébrale de l'autoreprésentation bouraouienne

Les récits d'autoreprésentation¹ de Nina Bouraoui sont imprégnés de son histoire familiale intimement imbriquée dans l'Histoire qui lie la France à l'Algérie et qui est marquée par un passé colonial, par la Guerre d'Algérie et par la signature de l'Indépendance de l'Algérie en 1962². Cette signature est précédée par la signature d'un pacte amoureux suivi d'un mariage mixte en 1960 dont Nina Bouraoui est le fruit. Elle est née à l'hôpital Hôtel-Dieu à Rennes, d'une mère Française, Maryvonne Henry, « iconographe dans l'édition, à Paris³ », et d'un père Algérien, Rachid Bouraoui, « docteur en économie, banquier central⁴ », aujourd'hui retraités. Son grand-père maternel, Pierre Henry, figure importante dans *Garçon manqué*, son récit autobiographique, et dans *Mes Mauvaises Pensées*, était chirurgien-dentiste à Rennes. Il fut centenaire en 2014⁵. Sa grand-mère maternelle, également chirurgien-dentiste, souvent évoquée dans ses romans, est décédée en 2005. Quant à ses grands-parents algériens, ils sont évoqués par leurs prénoms, Rabiâ et Bachir, dans *Garçon manqué*, sont dédicataires du *Jour du séisme*, mais on dispose de peu d'informations à leur sujet.

¹ Sur les quinze œuvres de l'auteure, on compte une autobiographie (*Garçon manqué*, 2000) et sept récits autofictionnels : *Le Jour du séisme* (1999), *La Vie heureuse* (2002), *Poupée bella* (2004), *Mes Mauvaises Pensées* (2005), *Nos Baisers sont des adieux* (2010) et *Sauvage* (2011). C'est la moitié de sa production littéraire qui est la plus retenue par les médias et la critique et qui est donc la plus connue. De fait, Bouraoui est davantage connue comme autofictionneuse que comme romancière.

² Cependant, Bouraoui n'ayant vécu ni la colonisation ni la Guerre d'Algérie, elle aborde ces thèmes de manière très sommaire, comme arrière-plan de ses récits très centrés sur son histoire et sa psychologie personnelles. Comme des événements traumatiques dont elle a eu la transmission. En cela, elle se distingue des aînés maghrébins qui ont creusé ce sillon thématique, comme Assia Djebar, Malika Mokaddem, Leïla Sebbar, Driss Chraïbi, etc.

³ Luc Le Vaillant, « Une photo pour mémoire (2/5) La romancière Nina Bouraoui et elle-même, vingt ans avant », *Libération* [en ligne], 14 août 2002, URL : <http://www.limag.refer.org/Volumes/BouraouiPortraitLibe.htm> (consulté le 26 février 2017).

⁴ *Ibid.*

⁵ Agnès Le Morvan, « Centenaire et papy d'une romancière à succès », *Ouest France* [en ligne], 7 avril 2014, <http://www.ouest-france.fr/bretagne/rennes-35000/centenaire-et-papy-dune-romanciere-succes-2106305> (consulté le 25 juillet 2016).

Une union contestée

L'union des parents de Bouraoui était d'emblée placée sous le signe de la transgression dans le contexte de l'époque. Cette situation est énoncée dans les œuvres de l'auteure de manière complexe et ambiguë, notamment dans *Garçon manqué* et *Mes Mauvaises Pensées* où elle raconte l'histoire d'une franco-algérienne de la période des années soixante-dix au XXI^e siècle, empêtrée dans un malaise identitaire qu'elle désespère à dépasser. La narratrice s'autoreprésente comme le produit de conflits historiques et familiaux plutôt que comme le fruit d'un geste de paix avant-gardiste. Elle réactive la mémoire collective franco-algérienne en multipliant les allusions à la période coloniale et à la guerre d'Algérie. Cette mémoire convoquée dans le récit de soi sert à saisir la complexité du présent inévitablement marqué par le passé lourd de sa famille et de ses deux pays. La question de la transmission est centrale dans cet espace autobiographique, transmission de l'Histoire mais également de conflits familiaux : le rejet du mariage de ses parents par sa famille française⁶, l'asthme de la mère et sa peur malade dont Nina a héritée. En se représentant le moment où sa mère a annoncé à son grand-père, Pierre Henry, sa décision d'épouser un algérien, Nina Bouraoui écrit dans *Garçon manqué* :

C'est sa solitude que je ressens [la solitude de Maryvonne]. Puis sa peur. Cette peur immense de devoir annoncer quelque chose. [...] Cette mauvaise nouvelle. En pleine guerre. Embrasser l'ennemi. Le désirer. Faire la paix avant les autres. Par le corps. Se mélanger. Faire des enfants⁷.

C'est donc par ce geste transgressif que commence la vie de Nina Bouraoui d'où le sentiment d'une lourde faute à expier, maintes fois décrite et résumée dans une phrase courte et lapidaire dans *l'Age blessé* : « Ma seule

⁶ « Je me suis construite entre un torrent d'amour déversé par ma mère et le rejet d'un grand-père maternel qui n'acceptait pas le couple mixte qu'elle formait avec mon père, algérien. Ce rejet ainsi que les mots de "sale bougnoule" ou de "bicot" que j'ai pu entendre ont eu une incidence sur l'image que j'avais de moi, sur la manière de me construire et de trouver ma place. », Christine Rousseau, « Nina Bouraoui, l'amour est son genre », *Le Monde des livres* [en ligne], 13 octobre 2016, http://www.lemonde.fr/livres/article/2016/10/13/nina-bouraoui-l-amour-est-son-genre_5012789_3260.html (consulté le 20 octobre 2016).

⁷ Nina Bouraoui, *Garçon manqué*, Paris, Stock, coll. « La Bleue », 2000, p. 114.

existence est déjà un outrage, une désobéissance⁸ ». D'une rive à l'autre de la méditerranée, la Nina de *Garçon manqué* navigue entre deux rejets : elle est tantôt identifiée comme « descendant[e] de colons », en Algérie, et tantôt comme « bicot, melon, [ou] ratonnade⁹ », en France. En passant d'un pays à l'autre, il y a donc à la fois un changement de contexte et une continuité de la situation interculturelle conflictuelle. Les appellations péjoratives et stigmatisantes dont elle est victime la renvoient sans cesse au passé colonial de ses deux pays qui peinent à l'accepter. Sa situation de sujet transculturel est sous la forte emprise du passé coloniale et de ses schèmes qui continuent de hanter la mémoire collective franco-algérienne. La différence et l'exclusion sont le leitmotiv de l'existence de Nina dans l'autobiographie bouraouienne. Pourtant peut-on parler d'elle comme la fille d'anciens colons ou comme une immigrée ? Peut-on parler de la France comme son pays d'accueil alors qu'elle y est née et y vit ? De l'Algérie comme son pays d'origine ou comme un pays étranger ? Bouraoui a longtemps erré dans le labyrinthe de ses interrogations avant de renoncer à se poser des questions. Dans *Place Publique*, revue urbaine de Rennes et de Saint-Malo (2010), elle déclare :

C'est la chambre 5 de l'Hôtel Dieu de Rennes. C'est ici que je suis née. Je ne sais pas si l'on vient du pays de sa naissance ou si la terre est celle des amours et des courses sur la plage et des espoirs de jeunesse [l'Algérie]. Où se trouve le pays d'origine ? Existe-t-il vraiment ? Est-ce que les terres natales sont les terres que nous construisons dans nos rêves ? Je ne sais pas. Je ne saurai jamais. Et je ne veux plus savoir¹⁰.

Ses voyages entre les deux pays ne sont « ni un exil, ni un retour¹¹ », parce que l'Algérie est la terre de son père et la France, celle de sa mère. Elle

⁸ Nina Bouraoui, *L'Âge blessé*, 2eme éd., Paris, Flammarion, 2010, p. 62.

⁹ Ici nous avons un répertoire d'insultes coloniales dirigées contre les populations nord-africaines : *Bicot* est dérivé de *arabi* (arabe) qui devient *arabicot* (emprunt à l'italien) puis *bicot*. Dans la mentalité coloniale, c'est un terme très péjoratif qui exprime le refus du colon de laisser aux colonisés des noms de peuples. Il leur assigne un nom officiel et uniformisant, celui d' « indigène ». *Ratonnade* est dérivée de *raton* qui signifie dans le vocabulaire coloniale, voleur, sale et laid comme un rat. *Melon* est employé pour déshumaniser le colonisé, il signifie un être paresseux par contraste avec l'homme véritable, cultivateur incarné par le colon.

¹⁰ Nina Bouraoui, « Nina Bouraoui : Rennes, une identité », *Place Publique, La revue urbaine de Rennes / Saint-Malo* [en ligne], août 2010, <http://www.placepublique-rennes.com/article/Rennes-une-identite-1> (consulté le 15 septembre 2016).

¹¹ *Ibid.*

appartient donc aux deux et les deux lui appartiennent. Cependant, les choses ne se présentent pas de manière aussi simple. Les premières œuvres de Bouraoui expriment l'embarras, l'ambiguïté et la complexité du sujet transculturel. Les sentiments de ses narratrices-personnages sont emblématiques à ce sujet ; ils sont souvent ambivalents, mitigés, teintés de violence et vacillent entre amour et rejet, notamment au sein de la famille française que Nina et sa sœur retrouvent chaque été, à Rennes et à Saint-Malo. Nina est consciente de sa situation et de la cause de son exclusion : elle est « la fille des amoureux de 1960 » et par conséquent, elle rappelle par sa seule existence la guerre d'Algérie, l'OAS, le FLN, les attentats, elle « remu[e] le couteau dans la plaie¹² ». Elle résume ainsi sa situation de sujet partagé entre deux mondes et leurs violences :

Longtemps je crois porter une faute. Je viens de la guerre. Je viens d'un mariage contesté. Je porte la souffrance de ma famille algérienne. Je porte le refus de ma famille française. Je porte ces transmissions-là. La violence ne me quitte plus. Elle m'habite. Elle vient de moi. Elle vient du peuple algérien qui envahit. Elle vient du peuple français qui renie¹³.

[...] je vous dis, tout de suite, que je suis de mère française et de père algérien, comme si mes phobies venaient de ce mariage. C'est au-delà de l'histoire des corps, je suis dans une conscience politique, je suis dans le partage du monde, je n'ai jamais séparé mes deux amours, je suis faite de ce ciment, la violence du monde est devenue ma propre violence¹⁴.

Pour Laurent Dubreuil, le « [...] métis culturel [...] incarne, outre la binarité du colonisé et du colonisateur, la coprésence des mondes. Il se nomme et se loue pour apaiser la brûlure de son étrangeté¹⁵ ». Nina se représente comme marquée par cette binarité et par le sceau de la colonisation et de la guerre. L'asthme de sa mère Maryvonne qu'elle attribue à une peur née avec la désobéissance au grand-père pour épouser un algérien, elle

¹² Nina Bouraoui, 2000, *op. cit.*, p. 15.

¹³ *Ibid.*, p. 34.

¹⁴ Nina Bouraoui, *Mes mauvaises pensées*, Stock., Paris, 2005., p. 18.

¹⁵ Laurent Dubreuil, *L'empire du langage : colonies et francophonie*, Paris, Editions Hermann, 2008, p. 45.

l'assimile dans le récit à la maladie de l'Histoire franco-algérienne qui pèse sur la famille Bouraoui.

Cette histoire détermine et encadre la perception de la diversité culturelle de Nina au sein des cadres sociaux dont lesquels elle évolue¹⁶. Sa transculturalité est donc inéluctablement entachée du passé colonial de ses deux pays d'origine, de la guerre et des violences qui en ont découlé, d'où sa recherche obstinée d'un nouvel espace de redéfinition dans la littérature. Un défi intellectuel et linguistique que certains critiques issus des études postcoloniales estiment impossible à relever. Laurent Dubreuil décrète l'incapacité du sujet « (post)-colonial » à se libérer de son contexte historique afin de créer un espace affranchi des sédimentations du passé. Pour lui, ce sujet est condamné à être « [...] le porteur douloureux de mondes divers, dont il n'est pas possible de se délivrer dans l'accouchement d'un autre » où il y'aurait un « possible état (post)-colonial¹⁷».

La possibilité de ce monde « autre » est un idéal symbolisé dans *Garçon manqué* par les jardins de Tivoli où Nina a connu un véritable épanouissement personnel et la liberté (illusoire ?) « de l'inengendré, du fils de personne¹⁸ ». Loin de l'Algérie et de la France, dans cet espace neutre, elle n'est plus perçue à travers un passé et des appartenances qui l'écrasent et sur lesquelles elle n'a aucune emprise : « Je venais de moi et de moi seule. Je me retrouvais. Je venais de mes yeux, de ma voix, de mes envies. Je sortais de moi. Et je me possédais¹⁹ ».

Le déracinement de l'Algérie

Outre le poids de l'héritage historique qui pèse sur le sujet bouraouien né d'une union contestée, l'obsession de l'auteure par le passé de sa famille et celui de ses deux pays s'explique également par un événement précis où sa petite

¹⁶ « [...] il existe un colonialisme du (post)-colonial », *Ibid.*, p. 50.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Georges Perec, *W ou Le Souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1993, p. 25.

¹⁹ Nina Bouraoui, 2000, *op. cit.*, p. 191.

histoire s'est fracassée en rencontrant « l'Histoire avec sa grande hache²⁰ ». Il s'agit de ce départ brusque d'Alger dont la cause (elle le comprendra beaucoup plus tard) est la montée de la violence annonçant la « décennie noire » à laquelle Nina, sa sœur et ses parents ont échappé, mais qu'elle ne manque pas d'évoquer dans ses récits²¹. Les mauvaises pensées de la narratrice du roman éponyme sont nées dans ce déracinement identitaire brutal de la terre algérienne. Elle en devient violente²², incontrôlable et animée par des pulsions meurtrières. Le Docteur C. qui la suit qualifie cette violence de « phobies impulsives » et la narratrice parle d'une maladie liée à l'enfance qu'elle appelle « l'enfance qui saigne », un diagnostic déniché dans l'œuvre d'Hervé Guibert.

La fracture identitaire abondamment abordée dans les œuvres de Bouraoui et dans ses interviews et analysée sous toutes les coutures par la critique remonte à ce départ brusque de l'Algérie en 1981, à l'âge de quatorze ans, à cause des violences que le pays couvait. La famille Bouraoui a fui pour se mettre à l'abri et l'auteure revient dans son autobiographie sur le début de ces violences qui commençaient à se sentir :

Chaque jour est une violence. Chaque instant est une explosion. Dès 1970 la violence algérienne est dans la rue²³.

Quitter Alger. [...] Fuir la violence de cette terre. L'emporter avec moi. L'exporter en France. [...] C'est en Bretagne qu'elles [Nina et sa sœur Jami] vont grandir, prendre des forces, rattraper le temps, combler le défaut de ce pays, cette sécheresse, cette Algérie sauvage, disent-ils²⁴.

Les familles métisses, comme celle de Nina, étaient particulièrement visées car elles étaient perçues comme la continuation d'une présence française en Algérie :

²⁰ Georges Perec, *op. cit.*

²¹ Elle s'adresse à son double qui projette de partir en France en ces termes : «Vers ton pays. Vers cette terre nouvelle et inconnue. Ta trahison. Tu diras : je suis algérien. Mais tu ne sauras rien de l'Algérie des années quatre-vingt-dix ; Amine. », Nina Bouraoui, 2000, *op. cit.*, p. 78.

²² « Hier, j'ai pensé qu'on ne devait pas me laisser seule avec des enfants, que je pourrais les blesser, par mégarde », Nina Bouraoui, 2005, *op. cit.*, p. 12 ; « [...] je deviens le vigile de mes mains, celles qui pourraient griffer, étrangler, dépecer [...] », *Ibid.*, p. 13. « Ma dernière mauvaise pensée se fixe au corps de mon père, j'ai eu l'image de son éventration [...] », *Ibid.*, p. 15.

²³ Nina Bouraoui, 2000, *op. cit.*, p. 41.

²⁴ *Ibid.*, p. 100.

Tout change si vite. Tout se plie. Tout se dresse contre nous. Nous sommes déjà dans la guerre²⁵. La guerre à peine annoncée. La guerre pressentie. Leurs regards sur la plage. Nos corps trop nus. Leurs yeux derrière les buissons. Leurs mots. Leurs insultes. Tout se presse soudain. La haine revient. Ils nous accusent. Ils disent. Vous êtes les pieds-noirs de la deuxième génération. Vous êtes des colons. Vous êtes encore français²⁶.

Plus loin :

Comment tout s'est renversé en Algérie ? [...] Comment un peuple nous a méprisés ? Plus de sourires. Plus de chaleur. Plus un geste. Plus rien. Il faudra vite se protéger et partir²⁷.

En parlant du récit de *Mes Mauvaises Pensées* et de sa genèse, Bouraoui décrit son arrachement d'Alger dans les conditions décrites comme l'événement qui a cultivé et entretenu chez elle un sentiment de frayeur, sans doute lié à l'incompréhension que l'enfant qu'elle fut a dû affronter pendant ces moments-là :

[...] Je n'ai jamais quitté l'Algérie, on m'a enlevée à l'Algérie, je n'ai jamais fait mes adieux, j'ai appris à devenir en France et je crois que je suis née deux fois. *Mes Mauvaises pensées* est aussi mon retour vers le pays où j'ai laissé quelque chose qui n'a jamais cessé de grandir dans mon dos et qui n'a jamais cessé de m'effrayer²⁸.

Le sujet bouraouien est donc énoncé dans une situation transculturelle générée par un contexte postcolonial complexe. Son existence est marquée par deux événements majeurs causés par ce contexte : d'un côté, l'événement

²⁵ Elle parle des prémices de la guerre civile algérienne des années quatre-vingt-dix. Elle la désigne dans le récit par la métaphore du séisme qui dévaste et déracine, comme elle a été déracinée elle-même. Une métaphore qu'elle a largement développée dans *Le Jour du séisme* qui évoque à la fois cette guerre qui l'a arrachée de son enfance et un séisme qui a eu effectivement lieu, le 10 octobre 1980. La narratrice et sa famille ont pressenti la guerre qui menaçait l'Algérie ce qui a motivé leur départ définitif vers la France: « ça finira dans un bain de sang, répète ma mère. », *Ibid.*, p. 83.

²⁶ *Ibid.*, p. 74.

²⁷ *Ibid.*, p. 75.

²⁸ Nina Bouraoui, citée par Fadwa, *Jeune Afrique* [en ligne], 6 novembre 2005, URL : <http://www.jeuneafrique.com/221384/archives-thematique/pour-prix-de-mauvaises-pens-es/> (consulté le 20 juillet 2016).

fondateur de son existence, c'est-à-dire, le refus du mariage mixte de ses parents par sa famille française et qui a pour conséquence la maladie de sa mère, la peur transmise et le sentiment d'incarner une faute ; et de l'autre, l'événement qui a brisé la continuité d'une existence harmonieuse, c'est-à-dire, le rejet de sa famille métisse par l'Algérie et qui a pour conséquence un déracinement brutal et la perte du paradis de l'enfance.

Cette situation est représentée dans l'espace autobiographique à travers le prisme d'une subjectivité comparée à une « peau buvard » qui a absorbé l'Histoire des deux pays et l'histoire familiale. La perception de cette situation par le sujet est marquée par la souffrance et la peur qui sont les conséquences de bouleversements au sein de sa famille et dans les sociétés algérienne et française. Les situations décrites pour illustrer ces bouleversements et les conflits qui en résultent sont soit directement vécues (dans la rue, dans sa famille), soit transmises par les autres (la peur et la maladie de la mère, les insultes racistes envers ses parents dans les années soixante, etc.).

Les problématiques du sujet bouraouien telle que relatées dans les récits d'autoreprésentation de l'auteure sont moins attribuées à la situation transculturelle qu'au contexte qui encadre cette situation. Ce contexte a forgé un rapport particulier du sujet à sa propre identité et à ses deux cultures d'origine, rapport fondé sur l'ambivalence, la peur et l'incertitude. Bouraoui livre, en même temps que son histoire personnelle, la psychologie collective des deux peuples algérien et français avec ses névroses et ses fantasmes destructeurs. Le discours autobiographique déborde le cadre de l'intime et se double d'un discours sur l'Histoire et la mémoire commune. Cette contamination de l'histoire individuelle par l'histoire universelle est inévitable pour un sujet qui se trouve dans un espace où, comme le précise Homi K. Bhabha, la culture nationale est articulée entre plusieurs temporalités : moderne, coloniale et postcoloniale²⁹. À partir du moment où le sujet développe une « conscience situationnelle », « le récit de l'histoire individuelle et de l'expérience individuelle ne peut finalement

²⁹ Homi k. Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007, p. 242.

qu'impliquer le récit laborieux de la collectivité elle-même³⁰ ». Tel semble être le cas de Nina Bouraoui dont l'histoire familiale et franco-algérienne bien qu'elle n'occupe que l'arrière-fond de son autobiographie et de ses récits autofictionnels, n'en constitue pas moins une véritable colonne vertébrale.

³⁰ *Ibid.*, p. 225.